

Balades

Gaspard

Numéro 9, 1980

Fiction 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaspard (1980). Balades. *Moebius*, (9), 25–26.

Balades

Tu te trouves dans le goût d'une framboise quand il pleut, que l'herbe est foulée : y renouer le fil de l'être, battre les marches de campagne où l'improbable prend son aise.

L'avancée froisse des rumeurs, lève l'instant blotti dans l'ivraie haute à la barrière d'un enclos — cet enclos serré qui penche au calme de l'été, quand là-bas sur les rapail-lages les coquelicots balancent leur jupe à l'air.
Vers les forestages des taches-primevères par les talus enluminent la vue.

Au creux des haies — tu le savais —, se tiennent nos fer-veurs d'enfants.

L'ombre place ses barques dans les champs parmi les meules de tiédeur — les barques d'ombre où les idées défailent, et la tête s'incline tout attentive aux herbes qu'enchevêtre la mémoire.

Tu te souviens de ces toponymies nombreuses dans les traces d'insectes ? sur l'aire où des bouffées soulèvent les bannières de seigle !

Et qu'il y eut ce murmure précoce et peuplé de silences alentour des closeaux.

La pluie ravine la couche du temps, ruine en douceur une sente étrangère et comme abandonnée, entre clôtures et fossés.

Vois l'arbuste clair d'un souvenir, et ses aires !
Les laisses de l'errance effilent la pensée dans la lecture d'infimes paysages et des enlacs de ronces.

Paraîtra-t-il aux orées de feuillages, ou du côté de la rivière, ce visage inconnu familier des heures ?

Trêve de clairières !

Dans les abois soudains du bien-aller qui font la gloire
des broussailles, l'amarante et la bruyère contaminent
la terre...

Soirs

Un homme en hardes se tient debout, les mains libres et,
comme un prêtre, a des paroles à mi-voix pour les brisées
du jour et le reste des foins.

Le vent s'abrite dans les combles du ciel et nous aimons
ce geste involontaire de l'un de nous ouvrant le temps du
soir; ce geste qui s'inscrit de la réserve à l'effusion.

L'on aperçoit les mouvements d'un enfant des terres,
près des lointains chariots.

La trace des heures s'est évanouie aux pistes des contrées
et par les chemins noirs les chiens de misère.

De sobres choses disparues se sont traduites dans le son-
ge inaudible du monde...

Au point majeur de la méditation le graduel reprend ses
droits – ce sont alors les graves filigranes du cérémonial,
et les eaux-fortes de l'esprit.

La liturgie révèle en ses complies les sûretés du coeur –
la liturgie du soir dans les rigueurs du chant et du plain-
chant, quand les roses pavanent auprès des buis mouillés.

Nous sommes là contre la pierre des églises que dorent
les lichens.

L'herbier de nos songes fiance ses preuves aux marges
du sentier

Et l'amitié tapie sous nos paupières ne demande rien.

Le ciel vire au pers, le ciel s'épanche comme une aube

Mais, dans le soir qui rôde sur les landes désertes, l'a-
mour sème sa foudre mauve...